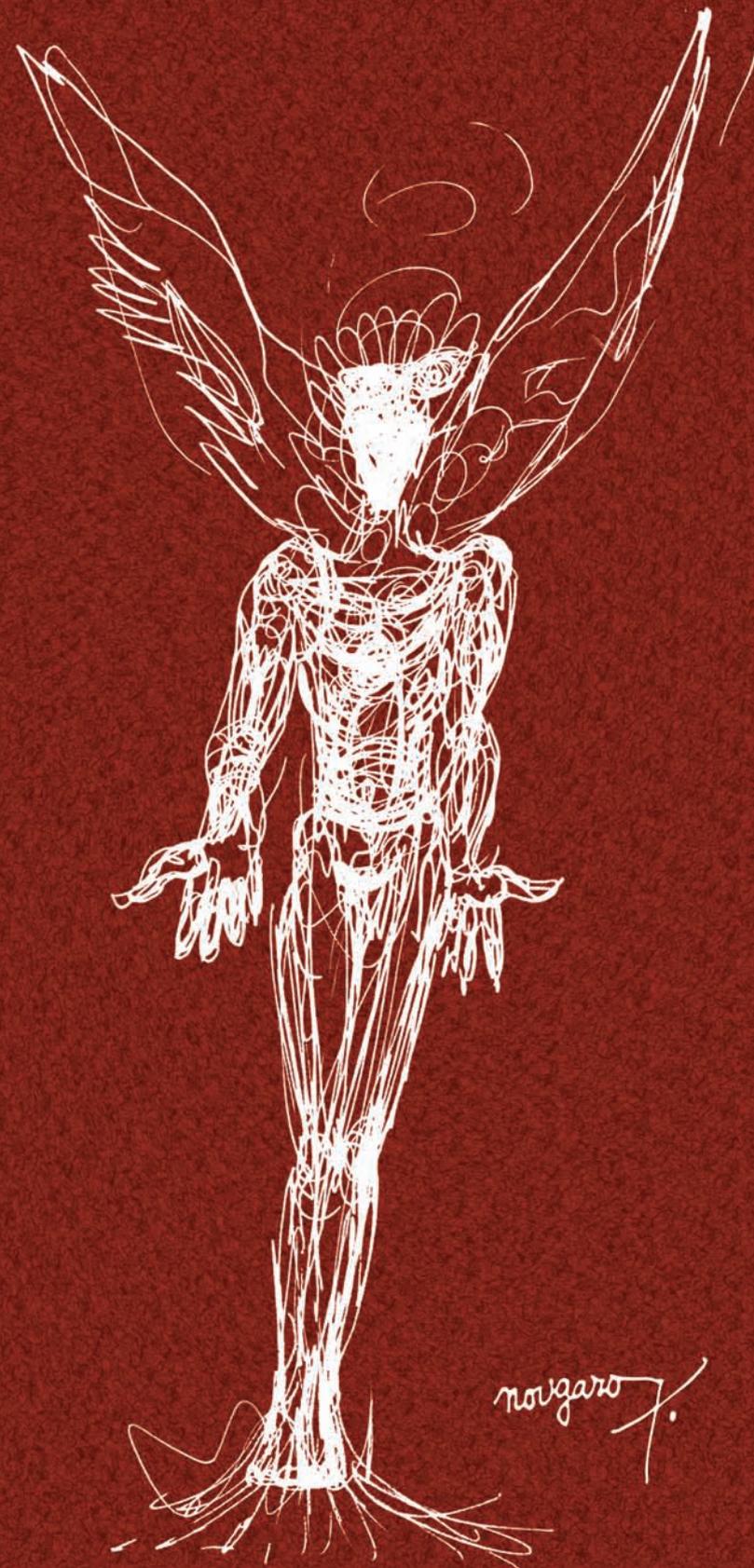


Rimes

OFFERT PAR L'ASSOCIATION CLAUDE NOUGARO

assonougaro@wanadoo.fr



Rimes

Cahiers de l'Association Claude Nougaro

Sommaire

- | | | |
|------|--|---------------------------|
| ~ 1 | Editorial | <i>Hélène Nougaro</i> |
| ~ 3 | Automne 59 | <i>Claude Lehman</i> |
| ~ 5 | Lettre au poète | <i>Brigitte Maroillat</i> |
| ~ 11 | La traversée humaine | <i>Philippe Lacroix</i> |
| ~ 28 | Claude Nougaro
ou le jardin des possibles | <i>Alain Wodrascka</i> |
| ~ 30 | Remember | <i>Christian Laborde</i> |

Dessins de Claude Nougaro

Conception graphique : Maxime Ruiz

Chez le lyrique, le cerveau est le moindre des
organes. d'organe, le seul, l'unique, c'est le
corps, tout le corps. Quand j'écris, je veux
que mon petit orteil gauche monte frémir
dans la rivière de mon âme.

Editorial

HÉLÈNE Nougaro

Décembre 2007, l'idée d'une publication germe depuis longtemps, mais que de doutes avant de vous soumettre ce cahier d'écolier si cher à Claude.

En effet, il écrivait le plus souvent sur des cahiers, il aimait aller les choisir dans de belles librairies, nous en avons ramené de tous les pays. Aujourd'hui il est la muse de ce projet !

Christian Laborde, Alain Wodrascka, vous les connaissez, ils ont déjà beaucoup écrit sur Claude. Ce sont des amis fidèles, je tenais à ce qu'ils soient présents dans ce numéro un.

Claude Lehman, comment vous le présenter ? Il connaît Claude depuis 1959, c'est un ami d'Auduberti, je suis évidemment très touchée de vous faire partager son témoignage sur sa première rencontre avec Claude. Il habite Remiremont dans les Vosges, et quand il vient à Paris nous partageons alors un délicieux moment. C'est le plus jeune d'entre nous, je l'aime beaucoup.

Vous allez découvrir aussi les textes de deux adhérents de l'Association, Brigitte Maroillat et Philippe Lacroix. Ils n'ont pas connu Claude personnellement mais ils sont de sa « famille », ils ressentent au plus profond d'eux-mêmes qui est Claude,

l'homme et l'artiste. Ils se sont beaucoup investis dans ce cahier, je les en remercie particulièrement et vous aurez, c'est sûr, beaucoup de plaisir à découvrir « Lettre au poète » et « La traversée humaine ».

J'en profite pour vous dire que si vous avez des textes à nous faire parvenir, vous pouvez le faire, je les lirai avec attention.

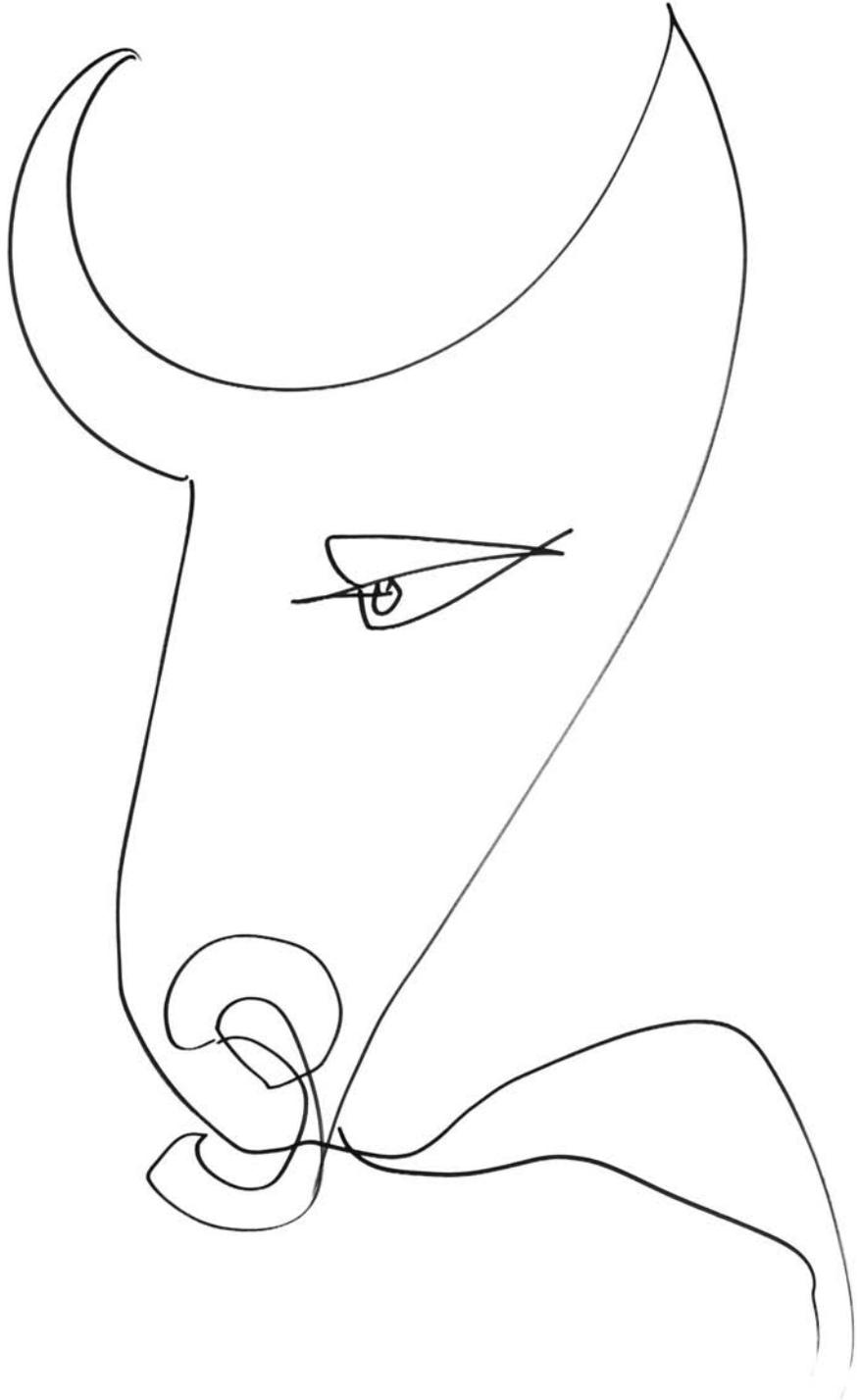
Toute liberté, bien sûr, a été laissée aux auteurs de ce premier cahier, les textes vont susciter bien évidemment des commentaires, un lien peut se créer entre tous les adhérents de l'Association, vous formerez ainsi une grande « famille mentale », notion très chère à Claude.

Que vous dire d'autre sinon que je remercie toute l'équipe de l'Association, toutes les personnes et les institutions qui nous soutiennent.

Bonne année 2008 à tous.

Hélène Nougaro





Automne 59

CLAUDE Lehman

Automne 59 si je ne m'abuse. Depuis plus d'une décennie, Audiberti a quitté le Taranne mais Saint-Germain-des-Prés est encore à l'époque un quadrilatère enchanté.

Onze heures: lui et moi aux Deux Magots. « Demain, me dit-il, vous m'accompagnerez chez Gallimard, je voudrais vous présenter un jeune homme bourré de talent et de vie. »

Rendez-vous accepté, promis et tenu - au rez-de-chaussée surélevé de la rue Sébastien Bottin, dès l'entrée dépassée, une double rangée de bureaux anonymes attendait les visiteurs de tous genres, grosses boîtes qu'on eût dit cartonnées disposées telles des cellules monastiques dépourvues de bas-flancs.

Nous pénétrons dans l'un de ces antres silencieux et y découvrons Claude Nougaro sagement assis derrière une table nue. Audiberti joue le personnage du questionneur amusé et avide, m'abandonnant sournoisement au rôle ingrat d'inquisiteur courtois. Il va de soi que les saveurs de tels échanges, pour intenses qu'ils demeurent en ma mémoire étaient beaucoup plus drôles et mille fois plus chaleureux que ne peut le transcrire le phrasé ici employé.

Ajoutons à cette remarque le fait que j'ignorais les liens qui s'étaient établis depuis quelques années déjà entre Audiberti et Nougaro, les parents de ce dernier étant des amis proches de Mirouze, et ce dernier une vieille connaissance de l'écrivain.

Or, les souvenirs de cette première rencontre m'émeuvent encore aujourd'hui. Je percevais chez Claude Nougaro une attention doublée d'une fébrilité qui ne pouvaient passer pour les masques d'un timide, lors même que l'assurance tranquille qui animait la conversation prouvait son aptitude à conquérir sa place dans un avenir proche. Mais ce jeune homme sympathique, assis auprès de moi, le regard souriant sous l'épaisse chevelure noire, ce garçon aux traits fins et aux lèvres gourmandes, mon Dieu qu'il était jeune... et combien l'aveu que je fis à Audiberti le fit rire aux éclats.

Des années durant, je demeurai persuadé qu'il avait, cet occitan enjoué, dix ou plutôt quinze ans de moins que moi alors que trois années, trois anniversaires calendaires seulement, nous séparaient. Bien entendu, cela ne faisait pas obstacle à nos rendez-vous crépusculaires dans le périmètre du 6^{ème} arrondissement, non plus qu'à nos déambulations hasardeuses et farfelues, soudain stoppées par de brefs silences et de nombreuses rasades de whisky.

Puis l'aurore pointait...

Peu de semaines avant que Jacques Audiberti ne s'installât avenue des Ternes, Claude Nougaro m'avait donné rendez-vous chez lui; je présume qu'il avait l'intention de me présenter Sylvie, raison pour laquelle il avait fixé cette rencontre autour de midi. Je sonne et illico me trouve hésitant à emprunter l'ascenseur dans l'ambiance d'une de ces

maisons de maître dont souvent les provinces gardent le secret, quasiment sous les combles - qui elles-mêmes me paraissaient somptueuses à souhait - . Claude, la mine défaite, m'ouvre sa porte. Une dent très probablement cariée provoquait des migraines répétées qui l'obligeait vite, vite, vite à consulter un dentiste, tant il est vrai que la souffrance physique nous désespère jusqu'à l'ankylose.

Voudrais-je l'accompagner chez ce praticien ? Prendre sur mon temps ? Vite un blouson, une écharpe et nous voilà nous hâtant sous une couverture nuageuse tellement dense qu'on la dirait fabriquée par un scénario de fiction - Claude a de plus en plus mal, il geint ou presque, et craint de voir tout remède être pire que le mal, il hésite, s'arrête tous les trois pas, cherche une pharmacie proche où acheter un antalgique... et nous parvenons enfin à l'embouchure du métro; descendre ces escaliers de pierres blanches, va t'il pouvoir le faire ?

Marche après marche, sa tête, déjà si douloureuse, va faire écho à la pesée du pied... Non, c'est descendre en enfer bien avant que d'accéder au quai, et toute manœuvre diplomatique de ma part s'avérait vaine. Il était plus convaincant de monter dans un taxi.

Claude, si costaud, Claude tout en muscles, et l'autre Claude à son épaule si maigre et si fragile...Mais la pâleur du premier reflétait et sa peur et sa timidité, non qu'il cédât à la panique, mais la posture du malade face, ne serait-ce qu'une minute, à l'homme de métier le paralysait quasiment- la rencontre momentanée du réel et de sa violence était refusée.

Le soir venu, au téléphone, nous en avons beaucoup ri, comme s'il s'agissait d'une aventure lointaine, d'un passé dépourvu d'importance....



Lettre au poète

BRIGITTE Maroillat

Cher Monsieur Nougaro,

Il y a des lettres, jadis écrites, qu'on regrette éternellement de ne pas avoir envoyées. Mais comme *il n'est jamais trop star pour bien faire*, comme vous l'écriviez, voilà enfin cette salade grenobloise qui, je l'espère, plaira à votre façade occitane du Quai de Tounis.

Vous disiez : *Ecrire est une passerelle qui te lance vers l'autre, un acte d'amour et de désarmement. Tu peux espérer que dans l'autre, se niche un autre toi-même qui t'attendait pour être lui-même.* C'est précisément ce que j'ai ressenti en vous découvrant à travers ce qu'il est convenu d'appeler vos albums américains, *Nou-gayork* et *Pacifique*. Ce fût comme un coup de tonnerre dans le ciel ordinaire de mon adolescence. Vos mots et leur résonance poétique et musicale m'ont profondément parlé, bouleversée. Ils ont été comme les révélateurs de moi-même. Pour la première fois, un artiste écrivait les choses que j'attendais et de la façon dont je les attendais.

Je viens d'un milieu où l'on n'écrit pas, où l'on ne lit pas et où l'accès à la culture se limite à la télévision. Dans ce contexte, vos mots m'ont nourrie, m'ont élevée humainement et intellectuellement et m'ont surtout appris à appréhender le monde avec

mon âme, au-delà de ce que pouvaient voir mes yeux. Vous m'avez transmis tout ce qu'on n'apprend pas sur les bancs de l'école, à moins d'avoir un prof de lettres comme Christian Laborde, votre *frère de race mentale* et l'une des miraculeuses rencontres de mon existence.

La poésie étant *vous dada et l'utopie votre credo*, les gens du métier vous ont pris d'emblée pour *un fada, un fêlé, un marteau*. Quand ils ont entendu *Petit taureau, le K du Q* ou *Victor*, ils vous ont jugé digne de rejoindre la clinique psychiatrique où est interné le personnage de votre *Plume d'ange*. Votre talent de poète vous a ainsi marginalisé, mais il est vrai que vous n'avez rien fait pour devenir « populaire », un mot qui vous horripilait parce qu'il vous évoquait une catégorie de beaux parleurs *qui savent tortiller la langue et mentir*. Pour votre public, vous étiez cependant un artiste rare qui a élevé la chanson française vers des sommets, une chanson pourtant considérée comme un art mineur mais qui, avec vous était, *art du mineur de fond*, celui qui cisèle les mots bruts pour en faire des diamants portés par le jazz, le souffle épique de l'Afrique et les sons colorés du Brésil.

Mais hors du cercle restreint de votre cher public, vous n'avez guère été compris, notre société ayant du mal à percevoir le talent en dehors de la posture du révolté engagé, du tribun dramaturge, ou du comique. Vous n'étiez rien de tout cela. Comme vous n'étiez pas davantage le chanteur à « grande gueule latino-machiste », que dénonçaient certaines défenderesses autoproclamées de la gent féminine (n'ont-elles pas d'autres combats plus importants à mener?), en brandissant avec véhémence, sans même connaître l'ensemble de votre œuvre, le texte de *Les mains d'une femme dans la farine* ou de *Allée*

des brouillards

dépeignant les effets assassins du temps sur la femme. Si elles avaient, un tant soit peu, pris la peine de se pencher sur l'intégralité de vos

chansons, elles auraient remarqué, avant de crier au scandale, qu'il existait, dans votre œuvre, un autre texte dénonçant les mêmes effets pervers du temps, sur les hommes cette fois, et en l'occurrence sur vous-même : il s'agit de *Mon assassin*. Comme vous le disiez à juste titre, le militantisme, quel qu'il soit, est dangereux surtout quand on parle de ce qu'on ne connaît pas.

A ma connaissance, les chansons de Brassens, pourtant franchement misogynes *Quatre-vingt quinze fois sur cent...*, ont suscité bien moins de commentaires. Mais le monde est ainsi fait qu'il accepte plus facilement les grivoiseries qui neutralisent le sexe en le ridiculisant que la sincérité de celui qui, comme vous, s'expose désarmé devant le mystère de la vie et de la chair.

En réalité, loin de l'insulter, vous avez magnifié la Femme ne serait-ce qu'à travers les œuvres dédiées aux Muses de votre vie (*Odette, Marcia Martienne, Réunion, L'île Hélène*) et à la figure de la mère, omniprésente dans vos textes (*Mater, Mademoiselle Maman*). Bien avant le tam-tam médiatique suscité par le Da Vinci Code, le thème du féminin sacré trouve un écho particulier dans votre œuvre, vous qui présentiez la Femme comme le relais permettant à l'homme de déchiffrer le monde et ses mystères.

Si vous n'étiez ni fou, ni maudit, ni un insensible macho, qui donc étiez-vous, Monsieur Nougaro ? Certains répondront, un chanteur de jazz, d'autres un auteur amoureux

des mots et des mythes. Quant à moi, je dirais que vous étiez un poète romantique pétri de paradoxes, oscillant en permanence entre deux extrêmes : le singulier et le pluriel, l'ici et l'ailleurs, la sensibilité et la force brute, votre talent étant de marier les contraires pour faire naître ces jaillissements sublimes dont regorgent vos textes.

Athlète de la scène, vous étiez un artiste pluriel, tout à la fois auteur, chanteur, danseur, acteur, conteur. Par votre style inimitable, vous avez dépoussiéré l'image de l'artiste hexagonal dit « à textes » aux postures statiques et à la mine contrite, comme s'il portait sur les épaules tous les malheurs du monde. Avec vous, au contraire, c'est la vie qui explose dans toutes ses couleurs et sa diversité, c'est

Dans la légende nougarienne, le langage du corps est tout aussi important que les mots portés par la voix. Le poète est avant tout habillé de chair. Sa chair est tout entière engagée dans le geste vibratoire, disiez-vous.

le chant à tripes, la sueur du corps, la danse primitive, tribale, votre jeu de jambes n'ayant rien à envier au jet de jambes de Johnny Clegg, le « Zoulou blanc ». Dans la légende nougarienne, le langage du corps est tout aussi important que les mots portés par la voix. *Le poète est avant tout habillé de chair. Sa chair est tout entière engagée dans le geste vibratoire*, disiez-vous.

Acteur et conteur de vos textes, vous aimiez peindre, avec le pinceau du verbe, des atmosphères et interpréter, avec la chair de la voix, des personnages, avec une prédilection pour le truand, braqueur de banque en cavale, façon James Cagney dans *L'enfer est à lui* ou le boxeur looser, façon Robert Ryan dans *Nous avons gagné ce soir*. Autant de gueules mythiques tout droit sorties de ces films noirs à l'ambiance glauque magnifiée par le jazz qui vous fascinaient tant.

Artiste pluriel, vous étiez aussi un singulier troubadour *doué du pouvoir anormal de jouer* avec le sens et le son des mots, même si, parfois, vous vous en défendiez en déclarant, avec l'ironie qui vous était propre, que *s'il y a quelqu'un qui joue c'est plutôt les mots qui se jouent de moi*, ce qui se comprend aisément quand on sait quel pouvoir d'attraction ils exerçaient sur vous. Des mots que vous considérez comme des êtres de chair et de sang, comme le prouvent les termes *s'il y a quelqu'un*.

Comme Charles Mingus, vous étiez un drôle d'« olibrius » : qui d'autre que vous pouvait avoir l'idée saugrenue de faire swinguer la langue de Molière sur des musiques d'ailleurs, une langue qui a pourtant la réputation de manquer de batterie. Mais qu'à cela ne tienne, vous aviez plus d'un tour dans votre sac : vous contourniez la difficulté en conférant une rythmique propre aux mots par ce martellement

syncopé des syllabes, votre signature, qui épouse parfaitement les inflexions de votre légendaire accent du Sud Ouest. C'est ainsi que sont nées ce que vous appeliez des *sens-sons*, des chansons construites sur la résonance, la vibration, la capacité musicale intrinsèque des mots (*Quand j'écris des mots, ils sont déjà motsique*)

Vous étiez viscéralement d'ici, de par votre attachement charnel, vital, à la langue française avec laquelle vous aviez *conclu un pacte de sang et de sens* qui vous faisait repousser d'emblée l'idée de chanter, un jour, dans une langue étrangère. Et pourtant, paradoxalement, à cet étranger, à cet ailleurs, vous étiez attaché de manière épidermique, organique. De par vos racines crépues de griot cathare, vous étiez perché au carrefour des continents noir, européen et américain. Artiste basané, votre cœur était français, votre corps africain, votre âme brésilienne et vos pieds nougayorkais. Ceux-là même qui vous ont fait marcher sur les traces des grands jazzmen américains dans les rues de la Grosse Pomme (*avec la morsure dedans*), de Manhattan où Lady Liberty vous attendait à Harlem, où vous *chantiez dans l'noir pour ne pas avoir peur*.

Artiste mélangé, troubadour bigarré, vous étiez un poète romantique prisonnier d'un autre paradoxe, celui d'osciller sans cesse entre une sensibilité à fleur de peau quasi féminine et une force brute mâtinée de violence émotionnelle très masculine. La frontière entre le féminin et le masculin était pour vous assez floue et ténue, chaque être étant fait d'une part de féminité et de masculinité (*un homme qui n'accepte pas sa part de féminité n'est pas un homme*, ce qui n'est pas le moindre de vos paradoxes, vous qui étiez *un mec de chez mec*). D'où l'ambiguïté de l'être nougarien de vos chansons, ni

homme, ni femme, mais être universel défini par sa profondeur d'âme, et non par son sexe.

C'est précisément de ce paradoxe que sont nés ces jaillissements sublimes (que vous nommiez, dans votre univers lexical imagé, des *éjaculations mentales*), et ce goût prononcé pour la juxtaposition des contraires. *Femmes et famine* éminemment révélateur de votre rendez-vous manqué, à une certaine époque, avec la gente féminine. *Bonheur et souffrance*, une contradiction qui est une réalité: de peur que le bonheur lui échappe tout ou tard, l'homme préfère le fuir. *Vie et violence*, une évidence qui, avec vos mots, prend toute sa dimension: les hommes artisans de leur propre malheur, qui sèment guerre et désolation sur cette fichue *planète bleue*, est, en effet, un de vos thèmes de prédilection. La vie est une douleur mais dans votre bouche il ne s'agit pas d'une douleur plaintive mais d'une douleur magnifiée par la beauté des mots. Vous aviez l'art de dire la souffrance sans être affligé. Vous aimiez décrire une humanité se battant avec ses contradictions et que vous nommiez *humanité*: *Tout ce que je fais est une célébration de l'homme. Ce qui m'intéresse n'est pas d'être une vedette, c'est d'appartenir au monde, d'être là pour le servir.*

L'ultime des paradoxes nougariens, et non des moindres, est celui cristallisé dans une existence contrastée faite de cimes et de gouffres: tutoyant un jour des sommets d'enthousiasme et tombant le lendemain dans les affres de l'angoisse les plus profonds, vous étiez *un grand douteur*, qui, selon vos propres mots, avait en lui *plus de précipices que de routes vers le bonheur*. Votre parcours est celui du *cœur battant* au cours duquel vous ne vous êtes jamais économisé, vous donnant corps et âme à votre public. Une vie menée à *tombeau ouvert et*

à guichet fermé au rythme de vos passions, au gré de vos désirs, et non à l'aune de basses considérations commerciales. *Je veux brandir la torche de la joie, coûte que coûte, même si je dois la brandir à travers des sanglots*. Une fois de plus, vous aviez tout dit, en peu de mots.

Aujourd'hui que vous n'êtes plus, les hommages se multiplient, comme si certains venaient de découvrir quel immense artiste vous étiez. Cerise sur ce tas de marguerite jetées sur votre corps de Petit Taureau mort, l'édition d'un coffret dit «intégrale studio» censé rendre compte de votre prolifique carrière, un objet à ce point inespéré (qui de votre vivant aurait eu l'idée de faire paraître une telle intégrale?) qu'il y a lieu de ne pas être trop critique à son égard. Et pourtant, ce coffret n'est pas le digne hommage que vous méritez: pensez donc, Monsieur Nougaro, aucune reproduction de vos textes n'y figure, ce qui est un comble s'agissant de l'auteur que vous étiez. Pire encore: vos chansons sont réorganisées sous des thématiques à la dénomination curieuse, faisant fi de la chronologie de vos œuvres. Loin de moi l'idée de jouer les nougarophiles outragées, mais ne pas respecter l'ordre de création de vos chansons illustre une totale méconnaissance de qui vous étiez. Toute votre vie est dans vos textes, c'est elle qui les a façonnés. Pour vous connaître, il suffit de les lire, d'où l'intérêt de découvrir vos chansons dans l'ordre dans lequel les événements de votre existence vous les ont inspirées. Mais sans doute doit-on se féliciter de tout objet parlant de vous sans trop faire la fine bouche, vous qui avez été si peu loué quand vous étiez encore au cœur de l'arène noire du disque.

En écrivant ces lignes, mes pensées vont à votre «île», votre épouse Hélène, que vous nommiez *la femme de ma mort*. Un homme peut avoir plu-

sieurs femmes dans sa vie mais la femme de sa mort, celle chargée de perpétuer sa mémoire après son départ, il ne peut y en avoir qu'une et pour vous, ce ne pouvait qu'être Hélène.

Y'a pas de mais, y'a pas de si

La seule unique, c'est toujours elle

C'est toujours elle la prunelle

Sur cette terre et dans les cieux

C'est toujours elle la prunelle de mes yeux

C'est donc d'une mission de confiance que vous avez investi celle qui, par son « amour total », a changé votre vie. Une mission qui suscite le respect et l'admiration.

Ma rencontre avec votre épouse est d'autant plus émouvante qu'elle me rapproche de vous et de votre œuvre, source à laquelle je m'abreuve quotidiennement, comme une oasis au milieu du désert qui nous entoure. Hélène m'est devenue infiniment précieuse du fait de nos trajectoires parallèles. Tant de choses nous rapprochent, ce qui est à la fois surprenant et bouleversant.

Je ne parviens toujours pas à réaliser que vous êtes parti *pour le pays de l'envers du décor*. Je vous écoute régulièrement et à chaque fois l'émotion me gagne : je ne vous verrai plus sur scène où vous débordiez d'énergie. Le *concert du pancréateur* a beau vous avoir mis KO sur le ring de la vie, vous êtes toujours là, plus vivant que jamais. Votre voix chaude et grave continuera toujours à rythmer le fil de ma vie, tous les pas que je fais sur cette fichue *planète bleue* me ramenant sans cesse vers vous. Votre départ a créé un vide que le temps n'arrive pas à combler. Depuis vous, aucun autre artiste français ne m'a bouleversée. Aujourd'hui, je sors « pour voir ». Pas d'engouement particulier. Pas de coup de cœur, que des « j'aime bien ».

Vous disiez : *contrairement à Ferré qui chantait qu'avec le temps tout va, tout s'en va, je pense qu'avec le temps tout reste, tout demeure*. Comme vous aviez raison. Rien ne s'efface car rien ne pourra faire disparaître la beauté et la grandeur de vos mots, Monsieur Nougaro.





La traversée humaine

PHILIPPE Lacroix

Claude Nougaro a laissé une œuvre singulière et inclassable, tant il vrai que son propos fût toujours habité de fulgurances et de surgissements dignes d'être confiés à la postérité. Dans le contexte plutôt standardisé du début des années soixante, il s'est placé d'emblée sur un autre rivage par l'originalité de sa perspective, le choix de ses musiques et la hauteur de son écriture.

A qui sait lire et écouter se pose alors la question de savoir pourquoi Claude Nougaro ne fut que fort tardivement, et encore fort timidement, reconnu comme un auteur interprète majeur, à l'égal des figures désormais inscrites au Panthéon de la chanson française que furent notamment Trénet, Brel, Brassens, Ferré, Gainsbourg et Barbara.

Il y a sans doute à cela plusieurs raisons. D'abord, son exigence poétique le situe très vite au-delà du cercle des conteurs d'histoires. Non pas que Nougaro n'ait donné à la chanson des textes inspirés par une thématique réaliste, mais parce qu'il sublime dès l'abord par un usage particulier des mots et des sons les sentiments qui s'épanchent communément dans la chanson pour produire du sens à l'état pur. Ensuite, parce qu'il se tiendra toujours à distance de la chanson documentaire, qui puise habituellement son ins-

piration dans le fait social et la vision politique, ou plus exactement idéologique, pour cultiver un apparent désengagement sous lequel se cache en fait une communion passionnelle avec la substance humaine. Enfin, parce qu'en choisissant de visiter les ailleurs musicaux et de confier souvent sa pensée à des timbres et des rythmes étrangers à la culture française, il s'aliénera sans doute les défenseurs inconditionnels de la chanson franco-française.

Dans le contexte plutôt standardisé du début des années soixante, il s'est placé d'emblée sur un autre rivage par l'originalité de sa perspective, le choix de ses musiques et la hauteur de son écriture.

Claude Nougaro est pourtant sans doute le seul chanteur dont l'œuvre infuse une sorte de poésie métaphysique et universelle revisitant inlassablement les

soubresauts de la *traversée humaine*, expression qu'il employa lui-même pour désigner le fil conducteur de son inspiration.

Il fût peu soucieux de cultiver les opinions des uns ou des autres dans le sens du poil, peu enclin à leur livrer des histoires où ils puissent se reconnaître, à cent lieux des bons sentiments qui assurent le succès, et il a parfois payé le prix de cette course solitaire.

Et pourtant, que de beauté dans ce voyage tout ruisselant de phrases nouvelles et de mots enchanteurs, avide de sons et de sens, épousant tour à tour la pulsante ardeur du jazz, la fraîche brûlure de la

samba, la sourde incantation de l'Afrique, ou s'adosant tout naturellement aux accents les plus traditionnels de la chanson populaire.

Il existe deux sortes de chanteurs : ceux qui claironnent ce que le plus grand nombre a envie d'entendre, et ceux qui disent ce qu'ils ont besoin de dire à ceux qui veulent bien les écouter. Nougaro, bien sûr, fait partie des seconds. Authentiquement créateur, car porté par l'ardente nécessité d'exorciser son univers intérieur, ses choix esthétiques ne furent jamais dictés par le souci de plaire, et le risque de déplaire ne l'a pas effrayé. « Qui m'aime, me suive », en quelque sorte, avec pour seul « hymne national », celui de sa peau.

Il en ressort un style qui ne doit rien à personne. Il ne fut ni tragédien comme Brel, ni révolté comme Ferré, ni engagé comme Ferrat, ni poète contemplatif ou paillard comme Brassens, ni dandy sulfureux comme Gainsbourg. En ce sens, il déconcerte. Même s'il gagna sa notoriété première à travers quelques chansons clairement réalistes, son approche échappe dès le début à toute classification : s'y inscrit en effet très vite un irrésistible penchant à extraire de la quintessence, comme si tout son art consistait à libérer le sens de la gangue des mots par un travail de concassage et de fusion. Nougaro projette, après on ne sait trop quelle lente macération, quelle opiniâtre trituration, des mots-phares, des mots-fusées, censés éclairer une nuit sans lune ou briser les barreaux d'une cage obstinément close. Car les apparences sont trompeuses. Quels que soient les rythmes et les accents qui la portent, sa chanson ne connaît pas la joie. Une tristesse indépassable l'habite en effet. Non pas d'ailleurs que Nougaro n'ait produit par exemple des chansons drôles. Il y en a, et même des fort drôles (*L'aspirateur*; *La chanson qu'on, Eugénie, J'ai perdu le Mont-blanc dans la neige*). Mais elles ne sont que des trêves, des

récréations, que s'accorde ce marcheur obstiné à la recherche de lui-même. Quoi qu'il fasse, il reste un chanteur sombre qui se chauffe au soleil du jazz, qui s'enivre de rythmes initiaux pour mieux retrouver la route de son « ciel du dedans » (*Paris Mai*). Même lorsque ses textes se font plus légers, la sérénité est absente. Sa chanson ne cherche pas à divertir. Il y a bien sûr de la jubilation chez Nougaro, mais, toujours, le désenchantement guette au tournant.

Certes, son inspiration a évolué peu à peu du déchaînement des passions vécues au cœur de la nuit urbaine vers une posture plus contemplative où les forces vives de la nature prennent une place de plus en plus grande. Mais l'apaisement qui s'exprime à la fin, même au plus fort de la souffrance, ne vient pas de ce que l'homme est différent. Il est simplement plus loin. C'est en effet le même regard qu'il pose sur les êtres et les choses de ce monde : émerveillé et perplexé.

L'apparente contradiction entre des univers musicaux que l'on associe, par habitude, au divertissement, et une thématique où dominent l'abattement et l'inquiétude est sans doute un phénomène qui entre pour une bonne part dans l'incompréhension qu'il a pu susciter auprès d'un plus large public. D'une certaine façon, lorsqu'il chantait *Ouh !*, au début de sa carrière, Nougaro ne faisait rien d'autre que dire : *Puisque vous ne faites pas attention à ce que j'ai à vous dire, je vais vous faire danser :*

*Puisqu'aux vers que j'écris
Votre cœur est fermé et votre oreille sourde
Puisque ma poésie
Vous fait bâiller d'ennui, ô ravissantes
gourdes,
Pour être dans le bain
J'y mets de la musique de style afro-cubain*

Significativement, c'est ici la femme, désirable (ravissante) et sans esprit (gourde), qui se retrouve sur le banc des accusé(e)s, mais cette misogynie apparente révèle des sentiments bien plus complexes sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir.

Le bien-pensant culturel, tous bords confondus, aime associer la «chanson à texte» à des univers musicaux soit minimalistes et intimistes,

soit dramatiques et néo-classiques, auxquels le respect des normes esthétiques européennes confère l'habillage convenu. Or, il n'est pas exagéré de dire qu'une grande partie de l'œuvre de Claude Nougaro tend vers l'expression de la pensée par la transe. Nougaro fut un danseur de mots, arrimant les fluctuations de son âme par la rime et le rythme. Il fût le témoin et le médium ébloui d'une sorte de fête lexicale, habité qu'il était par une véritable pulsation charnelle du verbe.

C'est la nature même de la Chose à dire qui a déterminé de façon quasiment naturelle cet ancrage dans la matière sonore. Trop fortement habité et ébranlé par sa propre tempête intérieure, qui ne trouvait à s'exprimer que dans l'explosion poétique, mais trop violemment happé par les rythmes fondamentaux, qui tiraient son esprit vers la fleur de sa peau, il lui fallut trouver un terrain pouvant exprimer conjointement le flot de sa pensée et le flux de son énergie

Car si l'œuvre de Claude Nougaro ne doit rien à personne dans le monde de la chanson, elle doit beaucoup, bien sûr, à celui qui fût son père spirituel et qui l'encouragea à devenir ce qu'il est devenu, ou, peut-être, plus justement, à être lui-même: Jacques Audiberti.

Jacques Audiberti qu'il hébergea, Jacques Audiberti qu'il chanta, et dans lequel il devait entrevoir sa propre pensée si clairement et fortement exprimée: même amour des mots, même méfiance fondamentale à l'égard des entreprises humaines,

même effroi devant l'omnipotence du Mal, même questionnement sans fin, même absence de certitude. Chaque chanson de Claude Nougaro redit d'une

certaine façon cette pensée de «L'abhumanisme»:

Que j'use de la langue ou elle de moi, je suis, par elle, collé dans l'humanité. Cette humanité, qu'est-ce que c'est ?

Un mouvement ininterrompu de blessures et de douleurs avec lesquelles il faut composer et qu'il faut essayer de sublimer.

Ainsi, bon vivant, mais incurablement blessé de vivre, bercé dans le giron classique mais fou de jazz, blanc de peau mais nègre au-dedans de lui, épris des autres mais prisonnier de lui-même, Nougaro cherchera-t-il dans la poésie le moyen de toucher les étoiles. Lorsqu'il se lance corps et âme dans la chanson, c'est pour, dira-t-il lui-même, «arracher l'imprimerie au papier pour en faire de la musique». Et ce fût en effet pour y déverser une volée inédite de sons, de rythmes et d'images: «Je vais foutre ma poésie dans la chanson, et même si c'est trop moi, c'est moi», dira-t-il dans les entretiens qu'il eût avec Alain Wodrascka en 2002 (*Dialogues sans cible*).

Ce «moi» s'est raconté en des dizaines de chansons. Mais en se racontant, c'est toute l'épaisseur de la vie qui s'est trouvée exprimée sur un mode nou-

veau. Expression du scepticisme absolu et de la quête éperdue d'un temps nouveau, soif de liberté, mais conscience d'un irrémédiable emprisonnement, le chant de Nougaro est à l'affût de la beauté qui passe. Mais, parce que l'homme est indépassable, il lui faudra s'abreuver à des sources enivrantes et troquer les lendemains qui chantent contre les ici et maintenant qui exultent : la femme, le jazz, la frénésie chorégraphique, le verbe étincelant,

Il faut bien prendre la mesure de ce que représente, dans l'univers de la chanson généralement occupée à d'autres moissons, le tableau du poète s'avancant en « bédouin brûlé par l'aveuglant néon d'un néant » (*Le Chant du désert*), et criant précieusement toute l'intensité de son désir de dire :

*Dans le désert du papier blanc
Mes vieux chameaux de mots naviguent
Croisant parfois les ossements
D'un poème mort de fatigue*

J'ai soif

*Bédouin brûlé par l'aveuglant
Néon d'un néant, sèche douche
Je marche, marche, m'ensablant
Un bâillon d'encre sur la bouche*

J'ai soif

*Il est des bouches oasis
Tout enchantées de phrases fraîches
La mienne suce le supplice
D'une langue qui se dessèche...*

C'est sans doute dans ce texte que s'exprime le plus intensément ce besoin, si caractéristique chez Nougaro, d'extirper le sens du tressaillement éprouvé. Allitération et oxymore sont là pour augmenter le sentiment de sidération et de suffocation.

Cette « chanson fondamentale » à laquelle aspire le poète, cette « gourde d'eau mentale » qui calmera la soif, évoque avec force la mystérieuse et enivrante machinerie poétique qui fera affluer le sens à la surface des mots.

Mais Nougaro sait que le destin du poète est d'avoir soif. Le chant, qui est autant désir du chant que chant apprivoisé, doit toujours recommencer et il s'éteint toujours avant qu'on ait percé le mystère. La chanson-pluie, la chanson-source, sont irrémédiablement trop courtes.

Significativement, *C'est dit*, recueil posthume, offre une strophe additionnelle au texte tel que nous le connaissons :

*...Et je mourrai de soif sans voir
Des mots de la noire caravane
Atteindre le clair abreuvoir
Et la chanson ouvrir ses vannes*

Le Chant du désert résume à lui seul toute la singularité de l'univers nougarien. Tout se passe chez Nougaro comme s'il n'était pas question de chanter la solitude, le désir, l'amour, ou quelque autre disposition de l'âme. Non, ce qu'il faut plutôt donner à voir, c'est le chant que produisent ces ébranlements successifs, le chant consubstantiel à l'Être-là et qui se chante avant même que l'homme ne le dise : le chant éprouvé dans l'en-deçà des mots.

Toujours, le poète veut aller à la rencontre de ses « frères humains », ou de ce qu'il appellera, dans *Cadencé*, sa « famille humaine ». Il se sait condamné à dire et à redire, dans un chant qui est moins un message qu'une communion, toute la ferveur désespérée de l'homme exerçant le difficile métier de ne pas renoncer au bonheur. En ce sens, la chanson de Nougaro n'est pas déclarative, elle est fusionnel-

Le Maître du Monde



le. Mais s'il n'est l'ambassadeur que de lui-même, son art dilate à ce point son propre vertige qu'il en devient emblématique et finit par embrasser toute l'humaine condition. Et c'est bien dans cette étreinte universelle que réside l'art du poète. Il s'agit en effet de saisir, de retenir tout ce qui, dans cet affrontement perpétuel, dans ce « bouillon » au goût amer de finitude, peut laisser entrevoir un sentiment de délivrance et d'infini: le verbe infiniment beau, le sens infiniment transparent, le couple infiniment uni, l'humanité infiniment fraternelle, le vent, l'oiseau, l'eau, le feu infiniment libres et infiniment eux-mêmes.

Le poète sait bien sûr qu'il échouera. Il sait, comme Baudelaire, que « l'étude du Beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu ». Mais ce cri est son œuvre. « Créé, ne fût-ce qu'un cri », chantera-t-il dans *Le visiteur*, « Allez, chante, il faut chanter », reprendra-t-il dans *La statue de l'homme*.

Cette défaite est donc aussi sa victoire. Si la chanson de Nougaro ne cesse de se montrer du doigt comme une promesse non tenue, comme une étreinte trop vite relâchée, elle est aussi, dans cet acharnement du « vouloir dire » la chanson la plus « olympienne » qui se puisse imaginer. Elle nous arrive, perchée sur *le grand mur du son* (*La Chanson*), toujours à l'assaut des étoiles, toujours grim pant aux mâts de mille voiliers ou gravissant les marches d'improbables tours.

Bien sûr, le poète risque gros à vouloir, ou devoir, sans cesse assouvir sa soif de sens. Il devient ce

forçat enchaîné à sa plume (*Paris Mai*) qui peut faire le désert autour de lui pour extirper un peu de beauté à tout ce magma de rêves et de sensations, pour aller chercher cette plénitude de sens au fond des mots. La chanson *Insomnie* exprime, sur un

Il se sait condamné à dire et à redire, dans un chant qui est moins un message qu'une communion, toute la ferveur désespérée de l'homme exerçant le difficile métier de ne pas renoncer au bonheur.

mode, cette fois-ci beaucoup plus distancée et infiniment moins dramatique que *Le Chant du désert* cette véritable convulsion qu'est la création :

*... Qui donc se tuera pour des prunes
Au lieu de vivre pour sa brune ?
C'est moi (...)*

*Une fois de plus brique s'allume
La cendre du matin poudroie
Ce front désert qui se consume
A l'heure blanche des noires lunes
C'est moi.*

C'est que l'or des étoiles ne tombe pas de lui-même dans la main du poète. Les mots ne se livrent pas sans combat. Si *les vieux chameaux de mots* croisent *parfois les ossements d'un poème mort de fatigue*, c'est que l'artisanat de l'écriture est aussi vécu comme une souffrance et participe de cette quête éperdue du partage. Nougaro chante au singulier, mais il ne rêve que de pluriel. C'est parce qu'il n'existe pas, entre l'un et le tout, d'autre passerelle que les mots, si peu captifs, que l'écriture est ce sacerdoce épuisant. Mais c'est aussi, et surtout, parce que Nougaro lui assigne une double fonction que sa chanson est si lourde à enfanter: elle doit convoquer l'esprit et provoquer la chair. Elle doit, pour repren-

dre une expression dont use Audiberti dans *Les enfants naturels*, frapper *aux plexus passionnels de l'intelligence*. Ce n'est pas un mythe, il y a toujours de la boxe dans le chant nougarien.

On comprend alors que les bons sentiments ne sont pas de mise ici. La chanson doit être « puisée ailleurs qu'à la litanie de nos plaintes ». Nougaro n'a que faire de l'éternelle énumération des malheurs et des langueurs dont s'abreuve souvent la chanson populaire. Cette tristesse fondamentale se trouve en fait sublimée et quasiment retournée contre elle-même par la seule force du verbe. Même lorsqu'il est *aplatis dans la poussière (Mater)*, la véhémence de l'inspiration fait ici du poète un être résolument vertical. Nous voici conviés à déguster un alcool fort. Sa brûlure n'a qu'une seule vertu : évoquer la lancinante douleur de toutes les absences, celle de Dieu, celle de l'amour parfait, celle de la fraternité, et sa chaleur doit nous laisser entrevoir toutes les espérances, celle du chant retrouvé, celle de l'immensité reconquise, celle de la vérité enfin capturée.

C'est parce que ce qu'il cherche à capter est si dur à ne pas laisser filer que, dans la chanson de Nougaro, le sens nous arrive toujours comme une vibration sonore, comme une cohorte de sons qui s'extirpent devant nous du monde des sens. Les sons qui deviennent du sens font de la poésie. Et le sens consubstantiel à la sonorité est surtout une marque de la modernité poétique. Malgré son attachement cent fois déclaré à Victor Hugo, figure emblématique du poème discursif, et son allégeance répétée aux vertus de l'alexandrin, Nougaro introduit effectivement la modernité poétique dans la chanson. Il sait que l'intimité des choses ne s'appréhende qu'à travers l'écran du son qui les habille. Ce n'est pas le sens comme son policé qui l'intéresse, mais bien un son qui produise un sens irréductible à la géométrie du lexique et de la grammaire.

La chanson *Pablo*, beaucoup moins connue que *Cécile*, inspirée à Nougaro par la naissance de son fils, exprime d'une façon surprenante ce douloureux labeur de la création. Non seulement le chanteur s'y présente comme un travailleur qui, d'une certaine façon, va au charbon :

*...Je suis l'ouvrier d'une usine
Qui sirène dans ma poitrine
C'est laid, c'est beau
Y a beaucoup d'fumées
Peu d'flamencos ...*

Mais, surtout, il y dénonce clairement ce goût d'effrayante platitude que peuvent nous laisser les mots :

*Amour Toujours Fraternité
Ce vocabulaire raté...*

Belle formule décidément pour parler de sentiments ou de valeurs galvaudés ! C'est parce que les mots, tels qu'ils se présentent à nous, n'offrent que l'écho affaibli et la dimension rétrécie d'un sens bien plus vaste et plus éclatant qu'il faut littéralement les tarauder pour essayer de lever le voile sur un sens absolu, un sens éparpillé entre les sons.

Alors seulement, les mots deviennent des sauveurs, ceux dont il est question dans la chanson mythique, et programmatique, qu'est *Petit taureau*, où la symbolique éclate :

*Je suis un petit taureau,
Mais moi, c'est pas pareil
Je suis un petit taureau,
Mais moi, en plein soleil,
J'entrerai dans la reine,
Dans la reine des abeilles*



*Je suis sans doute un animal
Doué de pouvoirs anormaux
Je peux échapper au mal
En jouant avec les mots...*

*...À partir de nos épousailles
La morale va basculer
La reine va crier aïe
Et moi je dirai olé*

*Je la matadorerai
Avec mon appareil
Un bourdonnement doré
Emplira vos oreilles...*

*Et si la reine tue ses amants
Comme l'arène tue ses taureaux
Je crèverai vaillamment
Avec du miel aux naseaux !
On se souviendra de mon sort
Peut-être deviendrai-je un mythe
J'ai rêvé d'un taureau mort
Sous une pluie de marguerites...*

Chanson étonnante ! Ni taureau condamné à une sanglante mise à mort éclaboussée de soleil, ni bourdon émasculé, par la grâce des mots qui transforment et subliment la réalité. C'est à la « petite mort » dans l'amour charnel que nous sommes conviés, à un plaisir *des* sens qui est en même temps plaisir *du* sens. L'animal condamné à mort s'écroule dans la douceur du miel et des marguerites : force vive repue par le plaisir et l'orgueil de la possession charnelle, ou conscience éblouie par un sens absolu ?

Mais ce mariage n'est qu'une fête onirique, ce magnifique « bourdonnement doré » est condamné à demeurer à l'état d'ébauche et marque les limites de cette « victoire ».

De même dans *Comme une Piaf*, hommage à la plus légendaire des chanteuses populaires :

*...Sur ce plateau presque olympien
Avec mes pieds de Sarrasin
Je voudrais fouler comme un raisin
Vos cœurs, qu'en ruisselle un joli vin
Divin
À faire chanter vos lendemains
Jusqu'au matin au moins...*

Ou le « Jusqu'au matin au moins » évoque, après le ruissellement du vin, l'idée d'une ivresse passagère avant le désenchantement du réveil.

C'est donc finalement peu dire, ou en tout cas ne pas dire assez, que Nougaro jongle avec les mots. Il ne s'agit pas d'un divertissement, il ne s'agit pas d'un numéro. Il s'agit de trouver un voie (voix ?) de salut hors du cercle infernal de l'incommunicabilité en organisant les mots tantôt avec l'ampleur majestueuse d'un architecte ivre d'espace, tantôt avec la frénésie cadencée d'un prisonnier cherchant à faire sauter un verrou .

On est très loin ici du jeu de mots que pratiquait Gainsbourg, arme suprême du détachement avec lequel il promène un regard insolent sur un monde presque désincarné, animé par des forces maléfiques et une sexualité presque fonctionnelle. Chez Gainsbourg, le jeu de mots semble participer d'un art consommé de la dissimulation lui permettant d'esthétiser magistralement un univers sombre, mais que l'on peut finalement défier sur un mode ludique. Nougaro est prisonnier des sortilèges quand Gainsbourg s'amuse à mettre en scène des démons, il est accablé par le mystère de la chair quand Gainsbourg se délecte avec désinvolture des plaisirs d'Eros.

Deux sensibilités radicalement différentes ont donc usé là de moyens apparemment semblables, mais avec des objectifs presque opposés. Chanteur-architecte de mots, plus que jongleur, Nougaro cherche à défier le vertige du sens plus qu'à déconcerter par les artifices de la forme. Brillant malaxeur de sons, Gainsbourg crée un labyrinthe de sens où s'abolit voluptueusement toute forme d'inquiétude. Ce qui, chez Gainsbourg, sonne comme un jeu, sonne chez Nougaro comme une prière ou une incantation.

La « voie royale » dont a rêvé Nougaro, la voie-clarté (*Dancez sur moi*) qui illumine sa nuit aussi noire que la suie est donc une course éperdue vers une ineffable vérité. Voilà pour-quoi aussi, la chanson de Nougaro regorge de *Je veux* ou de *Je voudrais*: poésie de la quête, et non de l'accomplissement, elle laisse à chaque fois le chanteur succomber sous le poids de l'échec à capturer totalement et durablement le pressenti. C'est là, si on veut, une autre définition de la poésie: revenir toujours, revenir sans cesse au fond de sa nuit pour espérer y trouver le chemin vers un peu de lumière et nourrir son chant futur de l'idée d'un éblouissement.

Une fois posé ce constat douloureux des limites de la parole, que faire si, lorsqu'il commence à parler, l'homme salit les mots qu'il empoigne ou est trahi par eux: se taire? les réinventer? Les tailler dans une autre matière que celle, grise, qui siège sous le frontal (*Insomnie*) pour les jeter comme vivante chair dans l'arène?

Claude Nougaro, bien sûr, n'a pas été autrement fasciné par l'extase du silence. Ce n'est pas la vertu première d'un chanteur. Pourtant la reprise d'un texte dont il n'est pas l'auteur (*Avec les anges*), phénomène très rare chez lui, témoignera de cette nostalgie de l'extase, pour un moment perçue comme le paradis retrouvé:

*...Y a rien à dire, y a rien à faire...
...Parce qu'au fond les mots, ça fait tort à l'extase...*

Courte escapade dans le bleu pur de l'adhésion parfaite à soi-même et à l'autre:

*...Au fond, les gens
Qu'est-ce-qu'ils peuvent se dire de plus intelligent
Que se dire «je t'aime»?...*

Le rêve de Nougaro aura été de trouver le mot qui s'efface en évoquant car il est la matière qu'il dit. Le chant de Nougaro s'avance bel et bien comme une projection d'empreintes.

Mais se taire est impossible, car le volcan intérieur ne peut se satisfaire de cet état presque extra-sensoriel où la parole s'abolit dans l'émerveillement. Il lui faut une éruption, un torrent, mais il faut aussi que les mots soient au plus près de soi pour qu'ils cessent de trahir et que s'opère le miracle. On détient sans doute ici l'une des clés de l'univers nougarien: il faut que les mots soient taillés dans une autre matière, il faut qu'ils s'organisent dans la chair.

Le sang noir qui sort de mon stylo (Ouh !) est plus qu'une figure de style.

Voilà pourquoi, même si, à la fin de sa vie, il renouera brillamment avec la parole pure, le texte dit (*Les Fables de ma Fontaine*), sa poésie aura dû être ainsi portée, créée, exorcisée par la pulsation organi-

que de musiques remontant sans cesse le flot des origines, comme une quête de mémoire. Ici encore, on voit à quel point la forme rejoint le fond, ou plutôt, à quel point la forme est une composante du fond.

Le fond, au double sens du sujet et de l'intime, le « fond du puits », le « fonds de la mine », et même, le « fonds du slip », tout ce qui tressaille en permanence dans l'ombre et secrète toutes les formes de l'animalité, mais aussi tout ce qu'il faut exalter pour faire de la beauté.

C'est parce qu'il s'agit de montrer, de faire sentir, cette douloureuse « humanité », de capter cette humanité pensante prise au piège de sa peau, que le mot doit se remplir de densité charnelle, qu'il doit épouser l'organe, l'os, l'humeur, le sang. Il y a ainsi une « pâte sonore », caractéristique du chant nougarien, qui découle en partie de cette âme occitane qui habite le chanteur et qui l'anime, mais c'est évidemment avant tout la façon de penser les correspondances sonores et conceptuelles qui constitue la « signature » du poète. Très souvent, la poésie de Nougaro organise un déplacement des manifestations de l'âme ou de l'esprit vers la matière qui les porte ou les rouages qu'ils sont censés mettre en œuvre. Là encore, il faut bien se servir d'une phrase d'Audiberti, car aucune ne pourrait mieux s'appliquer au chant de Nougaro : il va « naviguant au plus près des matières qu'il désigne et des manœuvres qu'il décrit ».

Ainsi le cœur sera le *muscle de l'amour* dans la chanson tardive *A cœur perdu*, où le battement fondamental de la vie nous est présenté sous les espèces d'un *vieux drummer pulsant l' tempo du sang humain*. Dans *C'est mon cœur*, il avait été une *éponge de sang*, tantôt *grappe d'un vin de vigueur*, tantôt *giclée de pleurs qui m'inonde*.

Dans la chanson déjà citée *Insomnie*, les affres de la création sont la *matière grise qui sous le frontal tente un galop*, dans *Armée d'amour*, la femme aimée est la *pâturage jusqu'au fond du boyau*. Dans *Île de Ré*, les amants qui tombent en roulant sur le sable forment un *cliché de vertèbres, de bras et de lèvres*. De même, dans *De haut en bas*, un des nombreux hymnes au corps de la femme, *chaque dent d'elle est le repas de la lumière* et le désir va jusqu'à chanter *chaque ruelle que prend son sang*, dans *Cadencé*, le poète demande à la danse de *faire éclore sur la tige de nos corps la corolle éternelle de notre âme* et célèbre la *mécanique ondulatoire* de la frénésie chorégraphique. Dans un autre registre, *Assez* évoque la *salive de l'appétit de terreur*, faisant ressentir d'un seul mot la jouissance morbide du bourreau.

Ainsi, dans ses moments les plus forts, la chanson de Nougaro raccourcit la distance entre le corps et l'esprit, ou plutôt, met en scène le choc entre la soi-disant transparence spirituelle de l'être qui se pense et l'incontournable opacité organique de l'existence qui se vit.

Dans la joie comme dans la souffrance, c'est toute la machinerie humaine qui se découvre. Il y a une incandescence sous-jacente à toute la poésie de Nougaro, une tension permanente vers l'état paroxystique. Le mot est pesé et pensé pour modeler l'objet qu'il décrit et faire oublier son essence lexicale et mentale. Le rêve de Nougaro aura été de trouver le mot qui s'efface en évoquant car il est la matière qu'il dit. Le chant de Nougaro s'avance bel et bien comme une projection d'empreintes.

C'est ici d'ailleurs que le « ciné-mots », qu'il revendiqua toute sa vie, trouve tout son sens. Toute la quête de Nougaro est de faire ressentir l'épaisseur et la densité matérielle des êtres et des choses qu'il évoque. Si nombre de ses chansons font allusion au cinéma ou s'en inspirent, c'est, nous le savons, parce qu'il cherche moins à nous raconter une histoire qu'à nous entraîner dans le mouvement de la vie et à nous faire « toucher » les figures qui peuplent ses chansons, à infuser en nous les mouvements de l'âme qu'il évoque. Son « écran noir » est un écran tactile. En projetant devant nous les figures emblématiques de sa fantasmagorie personnelle, Nougaro réussit, autant par le choix des mots, leur alliance et la façon de les projeter, à traiter le verbe à la fois comme un son, une image, un sens et une « pâte » sensible.

Sa chanson nous parle certes, mais nous empoigne en même temps parce qu'en s'extirpant devant nous du vaste matériau de la vie, elle nous invite à faire le chemin inverse et à nous y abîmer. Du *Cinéma*, en passant par *Chanson pour Marilyn*, *Des voiliers*, *Façon Chaplin*, Nougaro aura rendu hommage ou fait allusion à cet art du scénario qui emporte, transforme et transporte, et, justement, nous capte littéralement en faisant devant nous se mouvoir nos émotions et se jouer les mouvements de l'âme qui nous tiraillent. Cette vie imaginaire, cette échappée fantastique fixée pour l'éternité peut parfois donner l'impression de toucher les étoiles sans quitter la terre, parce qu'elle nous met en présence d'un ailleurs qui est en chacun de nous. La « dernière image du film » est alors celle qui nous tire littéralement par la main vers les confins de notre âme :

(...) *Et moi qui n'ai pas de badine*
De chapeau m'lon,
Façon Chaplin

J'aimerais partir avec toi

Des premiers pas

À l'ultime

Moi vagabond, toi vagabonde

Notre amour pour conquérir le monde

(Façon Chaplin)

Avec *Des Voiliers*, le poète se fait son propre cinéma, où les étoiles s'incarnent dans l'accomplissement du rêve poétique. Le poète est bien celui qui baise avec les nues (Montparis). *Des Voiliers* offre d'une certaine façon la contrepartie « humide et aérienne » du *Chant du désert*. Le chanteur n'a peut-être pas trouvé la chanson source, mais il est des moments où, à force de traquer les instants de grâce, l'appel du large l'emporte sur le sentiment de l'enlèvement :

...De l'air, de l'air, vieille galère

L'équipage tourne la page

De l'air, de l'air, vieille galère

Va-t-en ailleurs faire naufrage

Y a les mousses qui veulent que ça mousse

Dans le lait de chaque vague,

Grimper au mât dans l'cinéma,

Sur la toile où l'on baise les étoiles...

...Viens,

Gonfle-toi,

Bateau ivre d'un vent de joie

Ô saphir,

Ô mon vaisseau zéphyr

Nous allons découvrir enfin la vie

Viens

Le voyage sera long

Comme des cinglés,

Cinglons !

Mais si le recours à l'illusion cinématographique peut donner l'impression de toucher les étoiles et, en faisant oublier un moment ce sentiment d'emprisonnement permanent qui habite le chanteur, alléger le fardeau de l'existence, il peut servir aussi à exprimer sa fragilité intrinsèque. Le « bout d'essai » de *Chanson pour Marilyn* exprime laconiquement cette conscience d'être embarqué dans un scénario dont on ne maîtrise ni les tenants ni les aboutissants. Aussi la très belle image de la fin de la chanson ramène-t-elle significativement à un questionnement simple et terrestre l'interminable quête métaphysique :

*(...) Dis Marilyn,
Toi qui connais la fin du film
Est-ce un baiser ?*

Question que l'on retrouve d'ailleurs dans la chanson *La clé* :

Est-ce que la clé du monde est un baiser ?

Dans *Le Rouge et le Noir*, la technique d'écriture relève carrément d'une succession de clichés, pris tantôt dans le noir, tantôt dans la lueur rougeâtre

d'un néon qui s'allume et s'éteint. Le texte, servi par l'intelligence musicale de Michel Legrand, « fonctionne » littéralement comme un extrait de film noir où se retrouvent tous les ingrédients du genre : nuit, femme, alcool, lieu mal famé. La chanson parvient ici à « capter » un instant de vie nocturne en trouvant les mots qui « allument » ou « éteignent » successivement le décor :

*L'enseigne au néon
A l'entrée du*

*Bouge
Eclaire la chambre
Noir
D'une lueur
Rouge
Quand descend le
Soir
Et dans cette chambre
Rouge
Y a un grand type
Noir
Avec une fille
Rouge
En robe de soie
Noir (...)*

L'ambiance cinématographique est donc bel et bien un modèle chez Claude Nougaro. L'imprégnation sensuelle et impressionniste de sa vision détermine plus que

partout ailleurs une incarnation de l'idée, *A bout de souffle* et *Rue de Douai* étant des modèles du genre. Il y a un éclairage cinématographique chez

Nougaro, une façon de saisir et de restituer la respiration profonde des êtres et l'épaisseur des choses qui font de lui un capteur d'images et d'impressions quasiment tactiles.

Claude Nougaro a fait plusieurs incursions dans la forme légère du petit scénario (*Un écureuil à Central Park*, *Le gardien de phare*, *Comédie musicale*), autre façon de « faire du cinéma », mais, quoi qu'il en soit, il a presque toujours placé au premier plan

Il y a un éclairage cinématographique chez Nougaro, une façon de saisir et de restituer la respiration profonde des êtres et l'épaisseur des choses qui font de lui un capteur d'images et d'impressions quasiment tactiles.

son amour des mots, sa quête éperdue de sens. Et ce combat, phénomène notoire et inédit pour un chanteur aussi intimement lié au jazz, il l'a toujours mené à travers un attachement farouche à la langue française :

(...) Je balance ma voix sur le fil d'un lexique

Qui me donne du fil à retordre et bien plus (...)

Dira-t-il dans *Toulouse to win* . Ou bien encore, dans *Vive l'Alexandrin*:

Moi ma langue, c'est ma vraie patrie

Et ma langue c'est la française (...)

Ceux qui veulent lui casser les reins

Je leur braque mes alexandrins

(...) J'admets qu'elle est très dure à cracher

Flèche de miel ou cartouche

L'intello lui sabote les ailes

Moi je suis un intellectuelle (...)

Et en effet, en faut-il du travail et des efforts pour qu'éclate ce «grisou du génie dans un crayon à mine»!

Significativement, Nougaro ne se servira de l'anglais que pour produire, en quelque sorte, un mariage enharmonique avec le français: dans *Ile de Ré*, le vers où il célèbre la femme *Comme reine ou comme chaîne* se lovera autour du titre du standard *Come Rain or Come Shine*, dans un véritable miracle sonore, de surcroît sémantiquement pertinent.

Île de Ré, magnifique poème où tous les sens se trouvent convoqués, offre justement un climat à l'opposé du *Chant du désert*. Loin de la sécheresse des dunes sahariennes, tout ici évoque la fraîcheur et l'apaisement, une sorte d'adéquation au monde et aux choses, une immersion bienfaisante. Le

poème se respire presque plus qu'il ne se lit ou s'infuse plus qu'il ne s'écoute:

Dans l'île de Ré

Ma belle adorée

Je t'emmènerai

Bientôt

Au mois le plus tendre

Le mois de septembre

Où l'on peut s'étendre

Bien seuls

Regardant la plaque

Des flots et des flaques

Que les soirées laquent

D'argent...

...Nous irons aux Portes

Au bout

Mes parents y vivent

Tout près de la rive

Brodée de salives

Nacrées

Là, la fleur marine

Par les deux narines

Grise la poitrine

D'un encens sucré...

...Quand la lune brûle

L'îlot majuscule

Dont tintinnabulent

Les ports

Sur les pierres vieilles

Je nous appareille

De phrases vermeilles

Partons...

Claude Nougaro s'est ainsi raccroché toute sa vie aux branches du lexique pour ne pas sombrer. Un poète, a-t-il dit dans *Dialogue sans cible*,

« c'est quelqu'un qui a partie liée avec les mots ». C'est une véritable vénération qu'il leur voue. Par un effet de déplacement dont il est coutumier, il a rendu, dans *La langue de bois*, un double hommage à l'arborescence naturelle et à celle du langage dans un poème qui honore l'héritage poétique en même temps qu'il chante l'ancrage des mots dans la sève de la vie :

*...Les arbres parlent plusieurs langues
Selon l'essence, le ciel, l'endroit
Le bois de l'un prononce mangue
Le bois de l'autre dicte la noix
Et quand ces arbres se déchaînent
Quoi de plus beau qu'un bois d'ébène
Qui offre le fruit de la joie*

*Petit chanteur à la croix de moi
De la croix de moi dont on fait les arbres
Aux quatre bouts de moi veinés comme du marbre
Et de toutes mes feuilles dont je connais le poids
Des branches aux racines
De la base à la cime
Je chante ma langue de bois
Perché sur du Racine*

Jusqu'à l'extrême fin, il dira *Je voudrais écrire*. Et l'écriture se présente toujours, dans le chant de Nougaro, comme un acte vital, un acte réellement autocréateur. Les mots ont une mission : saisir au vol (*Comme l'hirondelle*) le mystère qui se vit et donner, pour quelques instants, l'illusion d'une histoire d'avant les mots et de la transparence :

*Je voudrais écrire comme l'hirondelle
Dans un cri perçant un chant vraiment neuf*

*M'accoucher de toi, langue maternelle
Compter jusqu'à neuf et sortir de l'œuf
(...) Dans un cri perçant ivre de ciel clair
De mes longues ailes, de ma fine fourche
Je voudrais écrire, libre comme l'air
Les mots virginaux que rêvait ma bouche
(...)*

L'éternel rêve insensé des mots faciles !

Sans doute y a t il des instants, mais des instants seulement, où, quand l'esprit s'apaise, le poète peut laisser le mot qu'il a enfanté vivre sa vie et s'élever en cohorte de sons, comme des ronds de fumée, vers un sens qui n'appartient qu'à lui. C'est le moment où, paradoxalement, le mot prend du poids au fur et à mesure qu'il s'élève. Dans *Insomnie*, le poète entrevoyait un mot se rêvant dans la légèreté d'un chant de voyelles ou d'une fleur :

*(...) Il serait temps que l'on s'endorme
Ou bien alors que prenne forme
Le don
Le don soi-disant que je dise
Les mots, les sons, eleison,
Qui vocalo, qui vocalisent
Fleurs de pavés ou fleurs de li-
Serons (...)*

Plus tard, La chanson *Les Mots* ne dira pas autre chose :

*...Les mots chéris qui sur mes lèvres
N'ont pas trouvé leur place
Les mots muets, les mots buée
Comme un baiser sur la glace
Les mots bouclés, clés de l'espace
Les mots oiseaux qui laissent des traces...
...Les premiers mots
La fin des maux*

Et les derniers mots ? Ils sont dans *La Note Bleue*, où Claude Nougaro, dans la lumière crue de l'ultime vertige, confronté à l'au-delà des mots, nous apparaît plus clairement que jamais pour ce qu'il fût toujours : un désemparé lucide.

*(...) Je voudrais écrire, mais je ne sais pas quoi
La mort me laisse coi*



Allez! un peu de dé-lyre



Claude Nougaro

ou le jardin des possibles

ALAIN Wodrascka

Claude, « abandonné » par ses parents voués passionnément à l'art lyrique - son père, Pierre, fut premier baryton à l'Opéra de Paris et sa mère, pianiste, l'accompagna sur les scènes européennes -, vécut une enfance de cancre, solitaire et sans attrait.

Eternel assoiffé, il éprouva très tôt le besoin de plonger son âme orpheline dans un bain de sens : la Poésie et la Musique.

La Poésie, il la découvrit à onze ans en lisant *Cyrano de Bergerac* d'Edmond Rostand, avant de s'enivrer jusqu'au vertige en buvant les vers de Verlaine, Rimbaud, Baudelaire, Hugo..., ces charmeurs de serpents qui sifflent dans nos têtes.

La Musique, noire, elle jaillit de la TSF familiale avec Armstrong, Bessie Smith ou Glenn Miller, voix envoûtantes venues d'Ailleurs : « Quand Glenn Miller débarquait sur *Moonlight Serenade*, quand tout s'éclaire au pays des soucoupes chantantes ».

Grâce à ces sorciers du lamento, le désert aride de son enfance, envahi de mauvaises gerbes de pensées et de soucis, se métamorphosa soudain en jardin des possibles.

Dans ce jardin des possibles, luxuriant, gorgé des fruits de l'innocence, pousse le « Pommier de paradis » gardé par un ange. Cet ange qui lui confiera que notre *monde malheureux s'ouvrirait au monde de la joie* si un seul humain croyait en son message céleste.

Dans ce jardin des possibles jaillit la Fontaine des Innocents où l'on peut se laver du péché originel et retrouver la pomme *sans la morsure dedans*.

Dans ce jardin des possibles, apparaît *la femme au visage éléphant*, couchée là corps offert, au seuil d'une jungle africaine.

Dans ce jardin des possibles, vagabonde *L'Enfant phare*, messie multicolore aux caressantes courbes... Mais à peine Claude le frôle-t-il qu'il se déconstitue et que le jardin se transforme en bunker vert-acier.

Car les grands ne croient pas au miracle !

Crée ou crève ! Désertant définitivement l'univers des adultes, Claude décide de créer un univers merveilleux puisé dans le sanctuaire de son imaginaire.

Parce que son dessein était de devenir poète à une époque où les mots des livres étaient maudits des hommes, Claude, armé d'un arc-en-ciel de tam-tams, a arrimé son verbe, sa verve à ses cordes vocales et tiré de son carquois des flèches musicales venues des Amériques ou d'Afrique. Ainsi notre « marin de l'âme » a-t-il pu prendre la mer, faire voguer sa galère sur le gros dos des modes, répandant une houle sur la foule et un sillage de soufre et de sa-phir sur son passage.

La tache d'encre sur le cahier d'écolier ayant levé l'ancre vers les hautes mers de l'expression, Claude Nougaro, qui a su réunir les talents de poète, musicien, chanteur à voix et bête de scène, est incontestablement devenu un artiste surdoué.

L'aristocratie est logée dans les âmes les plus humbles m'a un jour déclaré cet homme, preuve vivante que la simplicité est bien la marque des grands.

Grâce à douze années d'amitié partagée avec lui, semée d'instant d'osmose où je lisais ses paroles avant qu'il ne les pense, où je pensais ses mots / maux avant qu'il ne les souffre... et d'absences aussi : couchers de silence au seuil de la Montagne Noire, j'ai tout appris de la vie, de l'art, de la vie d'artiste. Il a pour ainsi dire « dépuclé » mon âme.

Aussi, n'en finirai-je jamais de déposer un bouquet de pensées devant la mémoire de cet homme qui puisait les couleurs de sa « peau-ésie » dans l'encre de son sang.



Remember

CHRISTIAN Laborde

J'écoute peu les albums de Claude, mais je vis en permanence avec le souvenir que je garde d'eux, que je garde de lui.

Je me souviens de la pochette marine du premier Olympia, du poing fermé de Claude, avançant, bleuté, jusqu'au support chromé du micro. Claude interprète *Homme*, nommant dans cette chanson qui, de toutes est loin d'être la plus connue, [La]

femme / à la bouche en chœur / En chœur d'anges célestes, ...Toi ma femme / Mon aspirateur... Est-il besoin, ici, de rappeler, ne serait-ce que pour rassu-

rer celles qui militent légitimement pour le respect des droits des femmes, que l'image n'est pas domestique, mais hautement surréaliste. Un *aspirateur*, oui, présent dans le poème de Claude comme une montre dans une toile de Dali. La femme est un aspirateur, l'aspirateur est une montre molle et, chaque fois que la Femme daigne poser son regard sur nous, le Temps qui veut notre peau, en prend plein la gueule. Ce poing fermé sur la pochette est sûrement celui de Homme, à moins qu'il n'accompagne, bulle de chair chaude, l'apparition de la terre au cœur de *Mater: Terre, ma terre / Mon enfan-*

tine ronde / Ma fumante soupière / Sur la nappe du monde. Quelle belle chanson, une des plus élémentaires, je veux dire riche des éléments de le terre, une chanson païenne, érotique, avec cette danse que Claude entame au bras des astres.

Je me souviens de la pochette de *Locomotive d'or*, la plus nougarienne de toutes. Le look de Claude, la *dégaine*, la *touche* auraient dit les

mémés qui aiment la castagne: la gueule, les épaules, l'écharpe, la valoches, les bottines blanches, les rails d'une gare inondée de soleil, l'acier comme un feu.

Je me souviens de la pochette de Locomotive d'or, la plus nougarienne de toutes. Le look de Claude, la dégaine, la touche auraient dit les mémés qui aiment la castagne.

Quelque chose de tellurique, Claude gangster à mort, poète musclé, balaises clavicules. Qu'a-t-il donc dans sa valoches pareille à celle que trimballe, dans les westerns, le docteur appelé au chevet d'un mec mourant, bourré de plomb ? Des poèmes de Cocteau, *Le Combat du siècle* de Norman Mailer, des pages de Cioran ? Il aimait énormément Cocteau avec lequel André Breton avait été si injuste. «Un cocktail, des Cocteau» disait souvent l'auteur de Nadja. La formule amusait Claude, mais quand je la prononçais, il s'empressait de dire: *l'éclat neuf, c'est Cocteau*. Cocteau qu'il citait sur scène chaque

fois que le public, après avoir applaudi modérément une chanson neuve, réclamait une chanson vieille, un parfait tube: *le public aime reconnaître: la connaissance le fatigue.*

Je pense à Claude quand Victoria Abril chante *Tu verras*. Cette fille qui, parce qu'elle est espagnole a toujours un « tu » dans sa bouche mouillée, permet à Claude, qui adorait marcher sur tous les trottoirs du monde, de déambuler dans un film d'Almodovar, sous un soleil sarrasin.

Je pense à Claude quand Raphaël Ibañez percute la bidoche anglaise. Ce taurin talonneur, dont le cou est aussi court que la souche d'un chêne, est le Nougaro du XV de France. Il entre dans les thorax all-blacks comme Claude entrait en scène, le front planté dans la poursuite avec, aux lèvres, les mots suivants: *Que le son soit !*. C'est la même énergie libératrice, la même gourmandise, le même

talent. Avoir du talent, ici, sur les terres de Raphaël, de Claude et d'Audiberti, signifie avoir faim. Saluons ces grands ripailleurs, ces cuistots du Beau. Et je pense à Claude, à sa table, aux repas pris avec les siens, avec ses musiciens lorsque Ibañez, essayant d'expliquer l'origine de son enivrante énergie, évoque sa famille: *dans la famille, on aime les traditions. Le jour de Noël, on compte par dizaines: dix bouteilles à l'apéro, vingt assiettes de foie gras, trente chansons au dessert.*

Les trente chansons au dessert, je me dis qu'elles sont de Claude.

Christian Laborde

Pau, le 23 septembre 2007





où est-elle ?